

PRIONS

Du même auteur

Naso lituratus
Actes Sud, 2001

LAURENT SCHWEIZER

PRIONS

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

CET OUVRAGE EST PUBLIÉ
SOUS LA DIRECTION DE RENÉ DE CECCATTY

ISBN : 2-02-061309-3

© Éditions du Seuil, janvier 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Le sang coulait doucement vers ma tête. De part et d'autre, dans la déclivité de la dune, je distinguais des cyprès, des eucalyptus dans lesquels se cachaient des oiseaux. Je ne dormais pas, j'étais couché sur le gazon, le crâne renversé vers l'océan.

J'avais longtemps renoncé à faire cette promenade entre l'hôpital, les laboratoires et les unités du Presidio. L'état d'abandon des quartiers militaires, la probable absence de touristes dans cette zone éloignée du centre m'avaient incité à venir m'étendre sur ces herbes jaunes, à considérer, pour la première fois, les raisons qui m'avaient amené à séjourner sur la côte Pacifique et les circonstances plus récentes qui m'invitaient à la quitter. Certainement aurais-je préféré rester sans alternative ; continuer à passer mes après-midi dans l'étroite chambre de mon hôtel, l'arboretum et les jardins botaniques, près du Conservatoire des fleurs, entreprendre, peut-être, de peindre de grands cocons de lépidoptères, en utilisant des bombes de couleurs dont on se sert pour les carrosseries. J'avais même commencé à m'intéresser à ce genre d'articles sur des rayons de supermarchés, les prenant dans une main pour entendre la bille danser dans l'aérosol.

PRIONS

Les plages, la température de l'eau dans les rochers incrustés de crabes minuscules, toutes les nuances et les variations biotiques me profitaient. J'aimais les fruits, la présence discrète des insectes, le brouillard se dissipant sur le pont rouge et or, les couples de chiens sur les larges trottoirs des collines, leurs mâchoires, appréciais cette sensation de n'être jamais contenu par la ville, l'évidence qu'il était si aisé de s'en éloigner pour y revenir. Cette seule possibilité m'aidait à entendre le conseil de Kenneth avec plus de calme, un calme superstitieux.

J'avais fait la connaissance de Kenneth Klein au lendemain de mon arrivée à la résidence de Pacific Heights. Dans le vaste hall d'entrée, il m'avait dissuadé de prendre le petit déjeuner servi dans la salle à manger et prié d'accepter le sien dans sa chambre. Biscuits salés, porto, thés et cerises noires. C'était dans cette pièce, meublée d'un lit et de tapis anciens, de guéridons, qu'il m'avait invité, la veille, à quitter la Californie. Il avait insisté pour que je le fisse le plus tôt possible en profitant de l'oscillation lunaire – phénomène astronomique central de son propre système, survenant tous les quatre-vingt-six jours et demi, lié à quelques orages magnétiques à la surface du soleil.

Tous les matins, à l'exception des dimanches et des lundis, Kenneth se levait pour vendre des costumes dans un grand magasin d'Union Square. Il avait étudié la science des textiles et l'astrologie, quitté Tucson pour descendre dans les meilleurs hôtels d'Europe et d'Extrême-Orient. Depuis neuf ans, depuis que les organes de sa banque avaient pris le contrôle financier de son existence, il ne lui restait pour seul agrément que

PRIONS

de finir ses journées au Marriott dans les jacuzzis du gymnase. Ainsi que cela survenait le plus souvent, Kenneth y avait fait la connaissance d'un client de l'hôtel avec lequel il avait passé une partie de la nuit. C'était cet homme, Raffaele Soderini, médecin en charge des relations extérieures de l'Organisation mondiale de la santé, qui lui avait proposé de me faire engager à Genève, au siège de cette institution.

Pressant quelques dessins de mousse sous mes hanches, je tentais d'anticiper les conséquences d'un retour en Europe. Ne plus croiser dans les étages de la résidence les veuves aux yeux peints, aux cils violets, voir sous les vitraux ovales du hall les arrangements de gui, me soustraire à cette luminosité, aux longues bandes blanches avançant sur la baie. Ne plus réserver de voiture de location pour conduire dans les vignobles, les forêts de séquoias millénaires, renoncer aux geysers, aux bains de boue volcanique, à m'endormir dans la yourte d'une retraite ou sur un sarcophage couvert de sable. Ne plus suivre, pour un poste de fonctionnaire cosmopolite, la côte entre l'océan, les prés et les troupeaux; ne plus commander, en descendant vers la Cité des Anges, des huîtres sur les longues terrasses boisées des restaurants, se jeter de nuit dans les sources de sectes édéniques. Comment ne plus éprouver la joie de faire pénétrer chaque jour dans ma peau des lotions solaires au parfum souvent renouvelé pour me laisser introduire, en respectant une procédure innommée, dans le quartier général de la santé publique? Pour me faire soigner? Quelle promesse pouvait m'inciter à cesser mes visites à Antoine le Blanc, l'alligator prêté

PRIONS

au zoo pour l'été, quel avantage pouvait me dissuader de boire encore de grands verres de lait aux pieds de l'un des singes de bronze vert, dressés dans le bar du Monaco, quelle injonction me contraignait à ne plus entendre, avant certaines projections, l'orgue surgi de la fosse du théâtre Castro ? Pour quel prix ne plus goûter à la meilleure marijuana, assis sur l'un des mannequins gonflables de John, descendant d'une dynastie fondatrice de l'aspirateur domestique le plus vendu sur Terre, ne plus uriner avec lui dans les haies de ses voisins, copropriétaires de cette clinique récemment transformée en condominium ? Yerba Buena, Twins Peaks, collines ensoleillées sur lesquelles, avant que John ne disparaisse, les Indiens venaient chasser. Identiquement peut-être, avec l'insouciance qu'il semblait manifester à l'égard de tout, la seule éventualité de revenir un jour dans cette lumière pour me laisser éblouir à nouveau, m'incitait à m'éloigner.

J'avais ouvert les yeux ; je voyais les demeures des officiers, quelques pavillons de parpaings, la hampe nue d'un drapeau. Il n'y avait plus de camion, plus aucun véhicule, plus d'uniforme, plus d'inspection. Seulement ces bungalows au fenestrage grillagé, des tombes, couverts de plantes. Plus loin, en contrebas, un sous-vêtement féminin bleu marine ou noir, entraîné par le vent, soulevé dans le sable, risquait à chaque instant d'être emporté au-dessus de l'océan. Je m'étais levé et m'étais avancé sur le promontoire pour l'atteindre, m'étais immobilisé, préférant le regarder s'envoler.

J'avais accepté de dîner avec le docteur Soderini dans un restaurant de fruits de mer du centre ville. Influencé par les mouvements de lune, comme impatient de partir en les anticipant, j'avais essayé des complets sombres et des chemises pour mes nouvelles fonctions. Kenneth m'avait conseillé d'emporter ce que l'on pouvait exécuter rapidement de plus onéreux et de plus formel. L'excédent de la facture était reporté sur le compte d'un acteur ; une autre fraction, celle que se réservait Kenneth, apparaissait fictivement dans les frais de couture. L'acteur avait lui-même bénéficié, avant sa récente notoriété, de ce traitement.

Charmeur, obscurément exalté, Raffaele Soderini représentait l'organisation depuis une vingtaine d'années. Il mangeait lentement, s'était signé avant de commencer à boire. Il avait parlé de lui, de sa carrière de pédiatre à Milan dans les années soixante, d'une maison de plaisance sur l'île d'Ischia, de ses regrets de ne plus conduire d'études épidémiologiques. Il s'était tu un instant, avait semblé contempler des idées plus sombres. Je lui avais demandé dans quelle mesure il estimait que

la médecine puisse profiter de mes services. Il ne savait pas; il pensait seulement que l'organisation devait changer, assimiler des particularités étrangères afin de régénérer son action. Les deux mandats consécutifs de l'actuel directeur général avaient nui au prestige de l'institution et simultanément épuisé ses ressources humaines. L'organisation était malade et chaque maladie n'apparaissait jamais sans révéler, plus ou moins clairement, sa cause naturelle. Avec solennité, le docteur Soderini parlait de dérives politiques et budgétaires, de conspirations, d'échecs. Une nouvelle fois, il avait fait une pause, puis il m'avait dit être confiant pour ce qui concernait mon engagement. Dans la nuit, il avait téléphoné au siège et parlé à une juriste française. Pour mes qualifications, mon diplôme, il s'était mis en rapport avec le président d'une université de Baltimore, directeur d'un centre collaborateur de l'organisation. Les termes de mon contrat devaient être finalisés ultérieurement avec le directeur du service du personnel qu'il connaissait aussi. En fait, il ne savait pas lui-même la raison qui l'incitait à me convaincre, mais il avait le sentiment que je comprendrais un jour ce qu'il me serait donné de faire pour les autres, les hommes et les femmes, les enfants qui n'avaient pas la chance de manger dans des restaurants. Il avait lui-même ressenti cette joie de la conscience des autres au cours des années qu'il avait passées au Liban et, plus tard, dans la jungle africaine. Maintenant, il avait peur des Américains, des Anglo-Saxons en général. Des virus, du fanatisme, de la violence dont les effets répétitifs ou permanents rendaient les gens incapables de décisions utiles pour leur existence. Deux fois dans cette récitation, il avait dit :

« Nous avançons tous ensemble, en nous tenant par la main, vers l'Apocalypse. »

Je désirais ne pas voir le docteur Soderini plus longtemps en face de moi. Ce n'était pas l'absence de rides sur son visage, ses prônes ou le fait qu'il ne se servît que d'une cuillère pour porter la nourriture à sa bouche qui me gênaient; c'était lui, son magnétisme impur, factice, que je subissais et qui m'incitaient à accepter. J'avais espéré qu'il tente de me dissuader, qu'il émette une réserve, désignant les restes de tourteau, d'abalone dans nos assiettes; mais il ne s'était jamais interrompu et, sans tenter de résister, j'avais laissé le serpent, loisir de Dieu qui brillait sur le col de sa veste, m'ordonner seul de me soumettre et de m'enduire de son venin.

Durant les dernières journées précédant mon départ, j'étais resté étendu sur mon lit. Je ne faisais rien, songeais seulement à ce qui pouvait se passer plus loin, à l'extérieur. Je me représentais l'attente d'un taxi devant la terrasse en degrés de la résidence, le virage d'un voilier autour d'une balise, imaginais les filles d'étage ukrainiennes que j'avais surprises couchées dans ma chambre. J'apercevais des loutres de mer revenues nager dans la baie, les déplacements au cœur du quartier de la finance, la clientèle des boutiques de chaussures, l'installation d'un nouveau décor à l'opéra. Ces éléments étaient parfaitement visibles; la continuité de leur remémoration produisait, vers certaines terminaisons, de rapides et légers flux de gaieté. Je me versais du jus de tomate, de la vodka, mangeais quelques triangles de maïs. Aux heures de pointe, j'écoutais les

informations routières, l'une des voix connues communi-quant les interférences dans la circulation. Un instant, je m'intéressais aux accidents, aux embouteillages sur les principaux ponts de la ville, dans les boyaux aériens entrelacés. Du ciel, on pouvait voir des véhicules regagner des banlieues, se garer devant des maisons en bois naturel ou peint en blanc. Les paupières closes, je marchais sur des pelouses de jardins décorés de palétuviers, d'églaïntines, plongeais dans des piscines sans fond, me douchais sur des mosaïques, mangeais des fleurs, regardais au travers des vitrages de salles de sport de jeunes mères en survêtements gris, légèrement marqués de sueur. Il m'arrivait de transpirer ; je me douchais, imaginant parfois Genève et le siège de l'organisation que je ne connaissais pas.

J'allais acheter de la vodka, des boîtes de jus de fruits, des cigarettes. En fin de journée, lorsqu'il ne faisait pas trop chaud, j'essayais l'un de mes nouveaux costumes ; je prenais l'escalier de velours, descendais jusqu'à la cascade et le grand miroir du hall.

La semaine passée à Genève en attendant le début de mon mandat n'avait pas été très différente. Couché sur le grand lit d'une chambre de pension entourée de pierres calcaires, délavées, je me contentais d'attendre, absent désormais des rives de la baie, du climat, de l'irrégularité topographique et de la géométrie urbaine ; je m'en persuadais en m'approchant de l'une des fenêtres, écartais les vieux rideaux orange pour regarder dans la rue. Une pièce, au troisième étage de l'immeuble faisant face à la pension, avait été repeinte en

bleu. Des meubles anciens et des toiles encadrées étaient encore déposés contre les deux murs visibles. J'avais ouvert le double vitrage fendu et caressé les feuilles d'un petit arbre en plastique. C'était l'un des rares objets qui m'avaient suivi, offert la veille de mon départ par un coiffeur, installé dans un appartement-salon d'Union Street. Cet homme m'avait recommandé de prier en tenant cet arbre, de m'astreindre, tout au moins, à le faire devant cet arbre. Je pensai à cet homme, à ses ciseaux qui avaient tremblé sur ma tête, aux paroles qu'il avait prononcées à l'égard de mes fautes, parmi toutes les plantes vivantes ou fausses suspendues chez lui. J'avais fermé les yeux, soulevé l'arbre et l'avais laissé tomber sur les pavés entre deux voitures garées dans la rue.

Il avait plu pendant toute une nuit et j'en avais profité pour m'avancer jusqu'au bord du lac, sur les quais. On voyait des lumières, des véhicules sur un pont, l'enseigne pâle d'un casino. L'air était plus frais, presque froid; le vent semblait souffler en plusieurs directions. On entendait les chocs des gréements, des vagues, et crier des oiseaux au milieu des pelouses humides jonchées des débris d'un feu d'artifice, d'éclats de verre. Dans l'ombre d'un chêne, un homme asiatique paraissait s'être endormi sur un banc. Il avait vomi sur son complet rayé; des mouettes se battaient sur ses jambes, indifférentes aux reflets de la pluie sur le sol, au rayon de lune éclairant des feuilles et des pétales dispersés sur les bords d'un massif, aux quelques fontaines ou statues, indistinctes.

J'étais rentré avant l'aube, mais je n'avais pas trouvé

le sommeil. Loin de m'avoir apaisé, cette promenade me laissait deviner la pauvreté des perspectives liées au terme de mon exil ; je me retrouvais, après des mois d'absence, dans un espace dont chaque élément semblait indiquer de manière exagérément précise un nombre, une propriété sur lesquels la lumière n'était jamais irradiante. Pour rester, j'étais contraint d'imaginer mon corps différemment, de le voir franchir les portes automatiques du grand hall de l'organisation, s'avancer chaque matin dans une morgue pour toucher le cadavre d'un médecin légiste, effleurer sa peau et relâcher ses paupières sur ses yeux morts.

Pendant les dernières heures de cette nuit, j'avais profité de relire les documents officiels laissés par le docteur Soderini lorsqu'il m'avait proposé de me les apporter dans ma chambre. Lui aussi, au cours de cette visite, avait regardé dans la rue, s'était assuré que sa voiture était toujours garée devant le porche de l'église Saint-Germain. Il semblait souffrir de la chaleur précédant l'orage, ses cheveux collaient sur son crâne presque chauve. Mal à l'aise, comme intimidé, il avait cherché quelque chose dans les poches de son blazer. Enfin, il m'avait tendu une carte à peine plus étroite qu'une carte à jouer représentant Rita de Cascia dans un cercle de lumière verte. L'état de délabrement de mon logement l'inquiétait ; il espérait qu'elle puisse veiller sur moi. Il souhaitait aussi se mettre en rapport avec des connaissances pour que l'on me trouve un appartement. Les yeux tournés vers les déchirures de la tapisserie et le rectangle plastifié collé sous le lavabo, il avait fini de boire la bouteille d'eau

minérale que je lui avais offerte et il était reparti. Je l'avais regardé s'éloigner dans son coupé, accidenté sur toute la partie arrière, puis j'avais commencé à parcourir les publications qu'il avait posées sur ma table de chevet.

Cette seconde lecture ne m'en avait guère appris davantage. Elle m'avait seulement laissé m'habituer au style des rédacteurs de l'organisation, à mieux apprécier la présentation des structures de l'appareil. Dans leurs phrases synthétiques, dans les diagrammes, je voyais se dessiner les plans de l'institution : vaincre la souffrance, enrichir l'humanité, veiller au bien-être physique, mental, social et spirituel de tous les peuples, combattre sur tous les fronts les maladies du monde contemporain ; docteur Sze ; conférence fondatrice de San Francisco, 1945 ; reconsidérer l'idée de santé et les fonctions de la médecine moderne selon les termes de l'archevêque de New York Spellman ; développer la standardisation des méthodes de diagnostic, le progrès des actions tendant à la suppression des épidémies et des pandémies ; docteur Chisolm, premier directeur général de l'organisation ; QALYs, *Quality-adjustment Life Years* ; Chine et Swaziland ; l'apparition de nouvelles pathologies et la résurgence de maladies infectieuses ; Alma Ata, 1978 ; Halfdan Mahler ; AZT ; trachome ; *legionella* ; comité d'hygiène ; Lhassa ; Kinshasa ; DALYs, *Disability-adjustment Life Years* ; docteur Sand ; streptomycine ; Hanoï ; plasmodium ; j'avais lu que les États membres reconnaissaient qu'une coopération internationale et une action concertée pour le progrès de toutes les questions de santé publique pouvaient seules contribuer à

PRIONS

l'amélioration des conditions de vie, à favoriser la liberté, la dignité et le bien-être individuels et permettre l'établissement de la paix, de la sécurité et de la compréhension parmi les peuples du monde ; on faisait mention des six bureaux régionaux (Washington DC, Manille, Brazzaville, Alexandrie, New Dehli, Copenhague) ; on estimait aussi que, les microbes ne représentant plus les ennemis de l'humanité, la science était en capacité de maîtriser les questions de santé générale si elle n'avait dû s'imposer encore aux croyances, à l'ignorance, la misère et la pauvreté.

Ces rapports figuraient très précisément la mission à laquelle on m'avait offert de prendre part. Ils laissaient deviner la beauté d'un corps idéalement constitué pour évaluer et résoudre un problème fragmenté à l'infini en plusieurs milliards d'organismes. À l'instar de ceux-ci, les quelque mille cinq cents personnes employées au siège de l'institution, les centaines d'autres fixées sur son orbite étaient condamnées à s'épuiser et disparaître. C'était cette promesse, peut-être involontairement exprimée par Raffaele Soderini, qui m'incitait à m'approcher de l'organisation dans l'émotion ; l'impatience, le plaisir, que je ressentais peu avant la disparition de la vie, à cette disparition, puis, lors des premiers instants de la mort, à l'inauguration de la mort.

Les neiges éternelles du Mont-Blanc, les Alpes. La nudité du Jura. Les cimes des grands arbres plantés devant l'enceinte de la mission américaine. Le parc de stationnement, les entrées du garage souterrain de l'organisation. La colonne argentée du système d'aération, les bandes de pelouse et les haies coupées en fer à cheval autour des sorties de secours du parking. La terrasse du huitième étage sur laquelle je venais fumer, regarder le lac, les avions s'envoler derrière les chênes et les peupliers ; apercevoir en contrebas quelques chiens accompagnés, des jardiniers, les minibus, les voitures du corps diplomatique, immobiles devant les annexes. L'étendard au grand naja d'or, la salle cubique noir et blanc du Conseil exécutif. Fumer le plus possible, apercevoir un hélicoptère effleurer la coupole de la synagogue, se poser sur l'une des plates-formes de l'hôpital au centre de la ville et remonter dans l'air, dans cet air jamais dense, scintillant. Parcourir les perspectives de béton, de verre bleuté et d'aluminium, longer le bassin-fontaine, ensemble de rectangles vides. Laisser glisser une main sur les dalles de granit, les rampes et les cloisons de bois précieux, les tapisseries

ornementales, suivre des hordes peintes, observer des embryons ou fœtus baignés dans le formol, les cactées, les lauriers roses, donations des États membres, le buste du docteur Stampar, la statue d'une fille inuit, anonyme. Les photographies d'enfants à peine vêtus, de femmes, de malades, collées sur les grands panneaux d'exposition du hall d'entrée, les légendes et les retouches faites sur ces images. Les ossements d'un chameau du Qarakum, un troupeau de buffles d'eau couché dans la boue. Toutes ces figurations dont les effets abstraits m'incitaient à traiter rapidement les dossiers que l'on me transmettait. Des dossiers qu'il me suffisait de lire et de comparer pour le compte de ministères, de commissions parlementaires, d'organisations non gouvernementales, parfois d'universitaires, de fonctionnaires de l'organisation ou d'une autre agence des Nations unies. Établir le recensement des règles et principes juridiques applicables dans un domaine de la législation sanitaire pour la préparation d'une visite officielle du directeur général ou de l'un de ses directeurs adjoints. Reproduire les réponses proposées dans les phrases courtoises des notes d'introduction du docteur Genay.

Engagée par l'organisation dès la fin de ses études, transférée du bureau de Copenhague pour diriger le service du droit de la santé, Agnès Genay semblait se refuser à son environnement, aux pressions de sa hiérarchie, dans un mépris évanescent. Une femme dont, instantanément, avec la distance et la nécessité de trahir que commandait l'âge de ses lignes, j'étais devenu l'homme d'atour, à laquelle j'avais laissé croire que rien ne viendrait nuire à mon assistance, à son conten-

tement de prendre ensemble un thé que nous apportait *bis in die* l'une des secrétaires. Ces instants au cours desquels elle m'entretenait des maladies transmises par voie alimentaire, d'allogreffes, d'euthanasie, de traitements psychiatriques contraints. L'entendre, sans nous connaître, évoquer la prolifération de vétivers dans le jardin de sa maison d'été au Rayol, son isolement au sein de l'institution ou me parler du réaménagement de son appartement. Plus aisément, dans cette intimité, je découvrais l'une des formes conceptualisées de la santé publique mondiale, j'apprenais, de la bouche d'une femme blonde et nerveuse, à reconnaître les organes désignés pour développer cette idée. En acceptant de m'attacher à cette femme discrètement maquillée, ne portant ni perles ni diamants, mais changeant chaque jour de tailleur et de montre au poignet, je m'assurais de compromettre le plus certainement mes chances de rester longtemps au sein de l'organisation. Jusqu'au jour de sa destitution néanmoins, je me sentais disposé à la seconder contre les magistrats et les régents de sa disgrâce. Je l'entendais, lui parlais, ne lui souriais jamais lorsqu'elle me disait les inaptitudes du personnel d'une succursale bancaire ou l'utilité des boules de verre disséminées dans sa véranda trigone, exposée à la réfraction du soleil dans les eaux du lac. Cette clarté excessive qui l'avait également décidée à faire remplacer des rideaux imprimés de motifs devenus inquiétants et à les faire jeter par l'une de ses femmes de ménage. Souvent, devant elle, j'imaginai ce conteneur rempli de vêtements donnés; très tôt dans la forme d'allégeance qui me retenait à elle, m'associait à son déclin, l'intention de l'habiller de mantille, d'un simple

T-shirt, d'un pantalon de cow-boy cousu d'étoiles m'était venue, spontanément. Sa présence, son parfum mêlé à celui de sa transpiration acide, les tons de ses pulls de mohair, de jersey ou de vieux cashmere sur ses épaules si minces, prolongeaient mon envie de me laisser écœurer par les manières distinguées qui voilaient, comme les agonies de ses plantes, le très lent dessèchement de son corps.

Avant l'apparition du soleil, je rejoignais le nord-est de la ville. Il n'y avait, à ces heures, guère de monde dans l'autobus; je pouvais dépasser, en les surplombant, les ateliers métallurgiques Sécheron, franchir les portes automatiques du frontispice, signer un registre devant la loge des huissiers et monter sur la terrasse pour fumer en tenant un café acheté au distributeur automatique. Il m'arrivait de rester dans un fauteuil de la salle de télévision dans laquelle dormait encore un agent de nuit.

J'avais aperçu, masqué par un buis de la terrasse, Raffaele Soderini. Il s'était avancé, paraissait préoccupé. Posant ses deux mains sur le garde-corps, évitant toujours mon regard, il m'avait dit s'inquiéter du retrait de fonds destinés à l'un des programmes qu'il avait initiés et qu'il supervisait. Il s'agissait de quelque trois cent cinquante mille dollars versés par une société pharmaceutique italienne, dont l'une des filiales produisait des boîtes d'alimentation pour animaux domestiques. Négligeant ce motif d'incompatibilité au regard des statuts de l'organisation, le conseiller juridique avait donné son assentiment, puis dénoncé cet accord préliminaire. L'argent devait permettre de financer une

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2004. N° 61309 (XXX)

